

POUR JEAN-PIERRE VINCENT

1987-88 : Jean-Pierre, cette saison-là, a mis en scène Thomas Bernhard - *Le faiseur de théâtre* -, Musset — *On ne badine pas avec l'amour* (première version avec Clotilde de Bayser et Etienne Le Foulon, plus tard il y reviendra avec Emmanuelle Béart et Pascal Rambert) —, Beaumarchais, - *Le mariage de Figaro* - : trois spectacles en très peu de temps dont je suis sorti subjugué et modifié. Pour cette dernière pièce, il déchire le voile de convention qui l'enveloppe depuis toujours, extrait l'œuvre d'un siècle de préjugés de jeu, du bon ton et de *l'esprit français*, comme disent les conservateurs avec une malice entendue et pédante ; il la rend à sa vie, à sa subversion et à sa folie. Dominique Blanc, André Marcon et Didier Sandre me bouleversent à jamais et je n'oublierai jamais le Chérubin que joue Roch Leibovici, allégorie du désir juvénile ulcéré. Jean-Pierre a quitté la Comédie-Française en 86 après l'avoir profondément réformée, bousculée, au point qu'il en a subi un contre coup violent. Mitterrand l'avait nommé en 83, il y a représenté la gauche au pouvoir - « vous devez rendre ce théâtre au peuple », lui avait dit Mitterrand, qui trois ans plus tard, nommait à sa place Jean Le Poulain, comme s'il avait vite fallu le lui arracher des mains pour le rendre à la Bourgeoisie. Pourtant, c'est fait, ce théâtre a basculé dans la modernité, la *Bérénice* de Grüber a fini par triompher, plus rien ne sera tout à fait comme avant.

Nous, ses élèves au Conservatoire, l'admirons et l'aimons. Il ne nous considère pas comme des élèves mais comme des acteurs d'aujourd'hui et de demain.

Jean-Pierre a la quarantaine, le regard perçant et droit, la moustache nette et invariable, comme s'il était né avec, une vitesse de pensée foudroyante, un rire ferme et la voix tranchante : elle module, rythme et articule sa parole de façon que l'idée, l'image, le sentiment, soient délivrés avec un maximum de précision, de clarté, de présence même, de présence concrète, et un minimum d'affectation, de circonlocution, d'exagération rhétorique. Il croit, d'un même mouvement, à l'intelligence, à la réflexion critique, politique et historique et au travail, bien plus qu'à l'inspiration, au talent et au lyrisme. Le théâtre, ça se pense, ça s'élabore, pas à pas, mot à mot, seconde après seconde, comme il dit parfois. Il est marxiste, brechtien, mais c'est chez lui une culture intégrée, maîtrisée, rayonnante. C'est très concret, très clair. Ça nous va très bien, la classe est toujours vivante, active, solidaire. On cherche, on discute, on réfléchit, on se marre beaucoup aussi. Il sait lire les textes et lire en nous, il sait nous donner envie, nous ouvrir la scène comme un vaste champ fertile où se jeter dans le jeu et le travail, le travail du jeu.

Je regarde une scène interprétée par deux de mes camarades. Une scène de Victor Hugo dans laquelle deux parents vivant dans la misère évoquent leur petit enfant mort de maladie. C'est une scène mélodramatique et emphatique dont nous avons tendance à rigoler en douce, on n'y croit pas des masses. Jean-Pierre écoute la scène, indifférent à notre scepticisme.

Silence, parce que la scène est finie, les deux élèves attendent, un peu gênés et malheureux : ils ont bien senti qu'on n'a pas accroché du tout.

Jean-Pierre ne commente pas la scène telle qu'elle a été jouée. Il raconte l'histoire, petit h et puis grand H. Il commence d'ailleurs toujours comme ça, quand il reprend la parole après une scène : *c'est l'histoire..*

« C'est l'histoire d'un petit couple, très pauvre, très jeune, au début du XIX^e siècle, la Révolution est déjà loin, l'Empire aussi, les espoirs de changement ont été immenses puis déçus, la guerre a fait rage et tué beaucoup de monde, puis les rois sont revenus, on est comme revenu au monde d'avant mais c'est le monde d'aujourd'hui et pas celui d'avant alors comment faire... »

Jean-Pierre cette année nous a proposé de travailler sur le Romantisme, les romantismes français et allemands. Hugo, Musset, Kleist, Büchner, particulièrement. C'est à dire l'état de la jeunesse après la Révolution française, l'Empire, les guerres et les crises qui s'en sont suivies en Europe, et dans ce climat étrange de la Restauration, avec cette impression que vingt ou trente ans avaient été annulés, niés et reniés, et que l'ordre ancien avait repris le pouvoir. Qu'est-ce que ça voulait dire d'être jeune

dans un monde redevenu vieux, presque mort ? Et nous alors, qui sommes jeunes, vingt ans après 68, qui vivons la première cohabitation Mitterrand-Chirac, qu'est-ce qu'on pense de tout ça ?

Jean-Pierre demande aux deux élèves de reprendre la scène de Hugo en italienne, là, comme ça, comme ils se tiennent au bord du plateau, un peu perdus, flottants, sans rien jouer, sans mettre en action *la pompe à sentiments*, comme il dit très souvent pour fusiller le jeu romantique bidon, juste dire les mots simples que s'adressent le jeune homme et la jeune femme de la pièce; ils le font, ils reprennent tout le dialogue presque sans y penser, toujours un peu flottants et perdus, et alors on entend et on voit soudain Nicolas et Véronique qui se parlent et qui nous parlent, et on ne rigole plus du tout, on éprouve soudain le chagrin immense qui est le leur, ils ont perdu un petit enfant parce qu'ils n'avaient rien pour le soigner, de toute façon il n'y avait rien à faire, on touche tout à coup au tragique social.

Jean-Pierre n'insiste pas, il passe à autre chose, une autre scène, de Büchner ou de Musset, que nous relierons profondément l'un à l'autre, qui deviennent peu à peu des jeunes gens tout proches de nous, de nos questions, de nos doutes, leur mélancolie et leur gaieté deviennent un peu les nôtres, cette année-là.

Je me souviens si bien, si nettement de cette scène de Hugo.

Je sais que j'ai changé ce jour-là. Quelque chose a basculé définitivement ce jour-là, en nous tous, je crois.

Merci Jean-Pierre, tu m'as formé, transformé et je suis fait de toi.

Denis Podalydès